

604C/3864(1)

Paris,

UAB

8-33
Universitat Autònoma de Barcelona
Biblioteca d'Humanitats

Querido Ton,

te mando fotocopia de las
traducciones que dieron en Lodiève.

No sé de quien soy, pero

me parecen bien. Un abrazo a
todos. Ven a París cuando
puedas (a partir de diciembre

ver 1-2

mucho

més

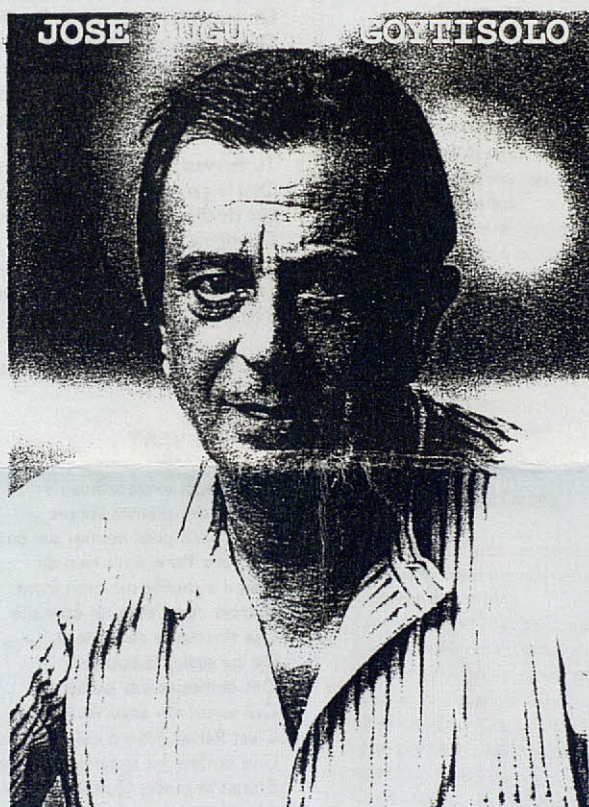
l. 8re).

Recuerdos,

Forriole

PACO IBANEZ
TACHIA QUINTANAR
RÉCITAL ET POÈMES

Hommage au poète José-Agustín Goytisolo, récemment disparu



PLACE DU MARCHÉ
22 JUILLET 1999 – 20H

Textes de José-Agustín Goytisolo dits par Tachia Quintanar

AUTOBIOGRAPHIE

Quand j'étais petit
 J'étais toujours triste
 Et mon père disait,
 En me regardant et hochant la tête
 Mon fils, tu ne sers à rien.

Après je suis allé à l'école
 Avec du pain et des au revoirs
 Mais la tristesse m'accompagnait
 Le maître a grommelé
 Mon petit, tu ne sers à rien.

La guerre est arrivée
 La mort, de mes yeux
 Je l'ai vue, et quand tout est fini
 Tout est oublié, moi, triste,
 J'ai toujours entendu
 Tu ne sers à rien.

Et quand on m'a mis
 Les pantalons longs
 La tristesse a changé de pantalons
 Mes amis m'ont dit
 Tu ne sers à rien

Dans la rue, dans les salles de classe
 Haïssant et apprenant
 L'injustice et ses lois
 Le triste refrain me poursuivait encore
 Tu ne sers à rien.

De tristesse en tristesse
 J'ai trébuché sur les marches de la vie
 Un jour la femme que j'aime
 M'a dit, et elle était joyeuse
 Tu n'es bon à rien.

A présent je vis avec elle
 Je suis propre et bien coiffé
 Nous avons une fille
 A laquelle parfois je dis
 Avec allégresse : tu ne sers à rien.

QUELQUEFOIS

Quelquefois quelqu'un te sourit timidement dans un supermarché
 Quelqu'un te donne un mouchoir
 Quelqu'un te demande avec passion quel jour on est
 Dans la salle d'attente du dentiste
 Quelqu'un regarde ton amant ou ton homme avec envie
 Quelqu'un entend ton nom et se met à pleurer

Quelquefois tu trouves dans les pages d'un livre une vieille photo
 De la personne que tu aimes et cela te provoque un terrible frisson
 Tu voles sur l'Atlantique à plus de 1000 km à l'heure
 Et tu penses à ses yeux et à ses cheveux
 Tu es dans un cachot mal éclairé et tu te rappelles un jour lumineux
 Tu frôles un pied et tu deviens nerveux
 Comme une fille de quinze ans
 Tu fais cadeau d'un chapeau et tu te mets à crier.

Quelquefois une jeune fille chante et tu es triste et tu l'aimes
 Un ingénieur agronome te sort de tes gongs
 Une sirène te fait penser à un pompier ou à un équilibriste
 Une poupée russe t'incite à soulever la jupe de ta cousine

Un vieux pantalon te fait désirer avec rage et douceur ton mari

Quelquefois à la radio on raconte une histoire ridicule
 Et tu te souviens d'un homme qui s'appelle Leopoldo
 On tire sur toi sans t'atteindre et tu t'enfuis
 En pensant à ta femme et à ta fille.

Ils vous ordonnent de faire ceci ou cela et tout de suite
 Tu tombes amoureux de qui s'en fout
 On parle du temps et tu rêves à une jeune fille égyptienne
 On éteint les lumières de la salle et déjà tu cherches la main de ton ami
 Quelquefois tu attends son retour dans un bar et tu lui écris
 Un poème sur une serviette en papier très fin
 On parle catalan et à cause du plaisir que ça te fait
 Ou à cause de n'importe quoi tu voudrais mordre ta voisine.

Tu montes un escalier et tu penses qu'il serait très beau
 Que le garçon qui te plaît te viole avant d'arriver au quatrième étage
 Les cloches sonnent et tu aimes le sonneur ou le curé
 Ou même Dieu s'il existait.
 Tu regardes celui qui te regarde et tu voudrais avoir
 Tout le pouvoir nécessaire pour décider qu'à ce même instant
 S'arrêtent toutes les pendules du monde

Quelquefois seulement quelquefois, grand amour.

L'ANGE VERT

L'ange était extraordinaire
 Et avait des plumes vertes.
 Il s'est assis près de moi sur un banc
 De Turo Park. Il n'a rien dit
 Mais il a soufflé sur mon front
 Je crois que c'était un être ailé
 Qui s'occupait seulement
 De surveiller la couleur
 Des ormes et des lauriers
 Qui es-tu? Un ange véritable?
 C'est Rafael Alberti qui t'a peint?
 Une ombre est apparue tout de suite
 C'était le garde. Que vous arrive-t-il?
 A moi rien, pourquoi?
 Parce que vous parlez tout seul.
 Non monsieur, je questionnais cet ange.
 Il vaut mieux que vous rentriez chez vous
 Une insolation c'est toujours mauvais.
 Je me suis levé et je suis sorti du parc
 L'ange vert vit toujours avec moi.

RAT AVEUGLE

A moitié endormi
 Il me semble qu'encore une fois
 Tu t'approches de moi sur la pointe des pieds
 Que tu caresses mes cheveux
 Mais quand j'attends que tu parles
 Je n'entends rien.
 Je me redresse et j'allume
 Je suis toujours seul.
 L'oreiller me regarde depuis le sol
 Et les couvertures se moquent de moi
 De cette façon j'apprends très péniblement
 Les rites de la nuit, ses leurreurs que chaque fois
 Elle répète différemment.

PLUS QU'UN MOT

La liberté est plus qu'un mot
La liberté est une jeune fille gaie
La liberté est un parabellum ou une fleur
La liberté, c'est prendre un café où on veut
La liberté est une perdrix blessée
La liberté c'est refuser de mourir dans un lit d'hôpital
La liberté est aussi réelle qu'un rêve
La liberté apparaît et déjà n'est plus là
La liberté, il faut l'inventer toujours
La liberté peut être à l'esclave et manquer au seigneur
La liberté c'est crier face à la bouche grise des fusils
La liberté c'est aimer celui qui t'aime
La liberté c'est manger et partager le pain
La liberté, c'est ne pas s'asseoir au banquet de l'ignominie
La liberté c'est parfois une simple ligne de frontière
La liberté c'est la vie ou la mort
La liberté c'est la colère
La liberté se boit et se respire
La liberté, c'est chanter au temps du silence
La liberté si tu veux sera tienne
Mais seulement pour un moment
Parce que quand tu l'auras elle s'échappera en riant
D'entre tes mains et tu devras aller la chercher
Et la poursuivre dans les rues et les villes
Les prairies et les déserts de tout le vaste monde
Parce qu'elle se laisse aimer
Uniquement par amour, par envie
Parce qu'elle est plus belle
Qu'une plume au vent.

SARAJEVO

La nuit bosniaque est pluie de mitraille
Quelqu'un peut dormir? Un enfant pleure
Dans une chambre aux murs détruits
Par l'impact d'une bombe

Ay Sarajevo!

Les balles traçantes illuminent le paysage en ruines
De la vieille perte de la rivière Miljacka
Et l'enfant continue de pleurer
Au milieu de cet enfer.

Ay Sarajevo!

Le muezzin appelle à la prière
Vous n'entendez donc pas les pleurs de cet enfant?
Il est plus triste que tous ceux qui meurent
Plus dur que le bombardement sauvage.

Ay Sarajevo!

PIAZZA SANT'ALESSANDRO

Ma chère Carmen aujourd'hui
Je me fous que les journaux disent
Que la grève des étudiants continue
Ou que le Vietcong attaque
Puisque maintenant il y a peu de temps.
Seulement quelques minutes
Il a commencé à pleuvoir, c'est important
L'eau sale commence à glisser le long des murs
Et forme des flaques brillantes, il coule de la salive des voitures
Arrêtées dans la rue, et les bâches croulent sous le poids de l'eau
Et il est possible que l'orage dure quelques heures.
Je suis dans un bar plein de monde
Avec la fumée et les mauvaises odeurs de sandwiches
Je bois mon deuxième Gin-tonic de l'après-midi
J'ai déjà avalé deux librium tu vois je tiens les comptes
Et comme je te le disais les nouvelles ne m'intéressent plus
Ni les gens qui courent, ni la vie
C'est-à-dire que seulement m'intéresse
L'eau qui tombe sans cesse avec plus de force
Et qui éclabousse la vitre à côté de mon visage.
Et je pense à des choses douces et difficiles
Être plus beau, avoir une jeune fille belle et fâchée
Marchant à mes côtés dans un terrible couloir
Rempli de hautes portes et de tableaux d'ancêtres

A demi syphilitiques qui sourient, et aux voix profondes
Des voix sévères et pas comme celles qui parlent
De football et de conneries avec un ton mielleux et ennuyeux
Et cela me réconforte.
Je suis capable d'aimer un éléphant, de m'entendre avec un grand pédé
De prêter ma cravate, de jouer aux fantômes avec ma cousine
Et je me lève, j'appelle le garçon.
Continue de pleuvoir ô eau sale, tombe, tombe s'il te plaît
Sur l'horrible peau de Barcelone
Ne t'arrête pas jusqu'à ce que je m'endorme
Et je paie les gin tonic et le tabac
Je ramasse mes papiers et je me rends compte
Que je fais de nouveaux projets impossibles
Et quand je suis sur le point de sortir de ce triste café de merde
J'ai déjà oublié l'homme que j'étais il y a dix minutes
Sa tendresse inutile, son froid et tous les cachets dont il a eu besoin
Pour dire au revoir au cireur de bottes
Et sortir par la porte où maintenant
Je pense à toi à tes cils et à ton manteau
Et je t'écris tout de suite pour que tu me lises et penses à moi
Que tu boives un coup et tu m'oublies de nouveau.

NE PERMETS PAS, NON

De la femme que j'aime
J'ai appris la chanson du silence
Maintenant je sais
Ce que tu me disais sans paroles
Toucher fébrile mon amour
Quand dans la nuit
Tu parles avec ma peau
Quand tu apparais
Surgissant d'entre les corps quotidiens
Te défaisant par à coups
Ne permets pas, non.
Que les premières lueurs
N'embuent mon contour
Que la parole brise ce moment
De compréhension totale
Toucher heureux.
Continue je t'attendais

IL EST NECESSAIRE

Pour que surgisse un artiste il est nécessaire
Que convergent quelques circonstances
Comme celles-ci :
Que sa famille soit bien unie
Que la mère ne raconte pas ses désastres
Que le père cesse de se comporter comme une brute
Que le tyran de service aime les livres
Que les journalistes soient miséricordieux
Que personne ne déçoive les espoirs
Que l'on ne parle pas des droits de l'homme
Qu'on ferme les collèges et les prisons
Et que tout le monde puisse marcher sur la pelouse
Qu'aucun homme ne veuille sauver les autres
Enfin pour que surgisse un artiste
Il faut que naisse un enfant
Et que plus tard il ne meure pas de dégoût.

ILS ME RACONTENT COMMENT CELA S'EST PASSE

... Et on l'a emmené sur le chemin de Viznar
Tandis qu'au loin Grenade
belle et triste comme une petite fille seule
palissait pareille à Federico Garcia Lorca
dans l'impitoyable lumière de l'aube.
alors lui, comme il y a déjà presque cinq cents ans
Boabdil le jeune le dernier roi maure de Grenade
Se retourna pour la voir encore une fois
Et cria, cria et pleura de rage

Ay! Yayay yayay!

Un poète comme lui
Il n'y en a plus.

BOLERO

Toi, tu as quelque chose
Je m'y connais
Tu parles tout le temps
De gens déjà oubliés
De rues très lointaines
Avec des réverbères à gaz
D'aubes humides
De grèves de tramway
Tu chantes horriblement
Tu n'arrêtes pas de boire
Et tout de suite après
Tu te bagarres pour n'importe quoi
Si j'étais toi
J'irais voir le docteur
Sinon un de ces jours
Dans un lieu absurde
Dans un parc ou un bar
Ou entre les draps froids
D'un lit que tu détestes
Tu te mettras à panser, à penser, à penser
Et ce n'est jamais bon
Parce que sans t'en rendre compte
Tu vas te sentir peu à peu
Seul comme un vieux chien
Sans maître et sans collier.

MARCIAL ENTRE L'AMOUR ET LA MISERE

Non tu ne peux pas partir
Tu dois finir ce que tu as commencé à écrire
Et tu dois rester encore. Tu sais bien
Chasser les ombres avec cette petite lampe
Qui illumine dans la nuit les pages
Du livre auquel tu travailles
Emploie si c'est nécessaire tous les trucs
Que tu connais, fumigations
Philtres et prières
Et que le vin ne manque pas
On accepte ton rôle de petit vieux
Capable de donner de l'amour
Puisque tu veux fils de pute
Qu'on te rende au centuple
Pour ainsi satisfaire ta vanité.
Mais fais attention, bientôt tu ne trouveras
Personne qui voudra te déshabiller ou
T'apporter plus d'encre ou d'huile
Ou partager avec toi le dîner et les veillées
Ou causer de la vie ou te lire quelques vers
Ou t'aider à dormir avant que n'arrive l'aube.

Non tu ne dois pas t'en aller car
Il n'est pas arrivé encore le moment
Qui annonce la catastrophe
Ce final de renard usé et solitaire
Qui maraude aveugle entre les chaumes
Brûlés de l'été, à la recherche d'un lieu où
On s'étendra.
Entre amour et misère
Tu as perpétué avec des mots ton passage ici
Telle l'empreinte d'une main rupestre rouge foncé
Mais tu peux maintenant faire sentir la passion
A une jeune fille qui peut-être la lira
Bien des années après que tu sois mort
Même si tu clopines un peu
Cela peut t'aider à suivre
Toute l'envie violette
Du grand amphithéâtre
Les centaines de regards qui cisailent ta toge
Entre les autres et qui souhaitent parler de toi au passé

Mais il y a encore du poison et du jasmin dans ton encre
Et même la mort ne les sauvera pas
De ton art impitoyable et pur.

LETTRE A MON FRERE

Mon cher Juan, je t'écris
Pour te raconter des choses
Hier matin je ne savais pas quoi faire... sortir...
Et assis sur ma chaise devant le café au lait
Que je laisse refroidir presque tous les jours
Je pensais combien il est difficile, du moins pour moi
De prendre une tête d'homme normal
Et de sourire aux gens qui grouillent et qui te saluent
Au vieux concierge de la maison
Et à tout ce monde qui court
Et traverse les places derrière une affaire
Quelconque, de l'argent presque toujours
Ces hommes anonymes qui sont en plus mauvais état que moi
C'est à dire plus fatigués ou malades ou perdus
Mais qui continuent à être toujours des hommes
Vivant et supportant cette vie odieuse et belle parfois.
Si ma femme me regarde je ne sais que lui dire
Elle a confiance en moi, en ma force
Elle parle de choses simples, d'une autre année
D'un appartement plus grand ou de l'école de Julia.
Ah Julia, je n'ai pas voulu tu comprends
Et voilà qu'elle grandit chaque jour, qu'elle me parle
Me regarde, me donne des baisers
Elle aussi croit en moi, me demande une pèsète
Elle me voit comme un géant tendre et éternel
Rit du rire de ceux qui aiment la vie
Comme des fois je ris quand je ne pense pas comme ça
Je suis fatigué mon frère
Je me sens comme un vieux, inutile
Qui a déjà fait ce qu'il devait faire et il est de trop ici
Si je croyais en quelque chose qui n'était pas la vie
Je haïrais la vie et je voudrais mourir
Juan, je sais que tu comprends ce qui m'arrive
Que tu liras ma lettre et penseras à moi
A Luis qui est mieux après toute cette histoire
Aux années heureuses qu'on a vécues ensemble
Comme trois camarades, à tout ce qui pèse
Comme un tas de décombres dans la mémoire
Enfin, la feuille s'achève
Pardonne à ma tristesse mais j'ai voulu t'expliquer
Ce qui m'arrive pour me sentir près de toi, de ta joie
Pour oublier un peu cette vie sordide qui en finira avec moi
Si je ne fais rien. Adieu.
Ecris-moi vite et embrasse Monique.

SUR VOUS LES OISEAUX

Sur vous les oiseaux des régions infinies
J'ai cherché un espace pour une mort si vaste.

Sur vous les végétaux hauts de l'orée de l'air
J'ai demandé un repos pour une mort si vaste

Sur vous mères de la pluie
Tempêtes d'amour contre les cieux
J'ai pleuré en silence pour une mort si vaste.

LES VERITABLES RAISONS DU FAIT

Par une nuit quelconque l'été dernier
Cet homme a voulu en finir
Et après le dîner il a pris plus d'un litre de café
Pour pouvoir avaler tous les cachets
De quatre ou cinq flacons d'un somnifère
Avec lequel il s'est tout normalement endormi
Et il est arrivé jusqu'à la mort sans la sentir.
Seules certaines rumeurs ont tenté
De donner une explication à un tel fait
On assura qu'il était gravement malade
Qu'une cousine par alliance l'avait menacé de tout raconter à son mari
Que ses affaires n'allaient pas bien
Qu'il souffrait d'insomnie
Ou que son amante ne faisait plus attention à lui.

Mais en réalité les choses étaient plus simples :
Le fait est qu'il avait toujours été solitaire
Le fait est que la vie avait cessé de l'intéresser
Le fait est que la chaleur était étouffante cette nuit-là
Le fait est qu'il était très intelligent.